

ARAGON

# Les voyageurs de l'impériale

roman

*nrf*

GALLIMARD









## DU MÊME AUTEUR

### *Poèmes*

- FEU DE JOIE (*Au Sans pareil*).
- LE MOUVEMENT PERPÉTUEL (*N.R.F.*).
- LA GRANDE GAÏTÉ (*N.R.F.*).
- VOYAGEUR (*The Hours Press*).
- PERSÉCUTÉ PERSÉCUTEUR (*Éditions Surréalistes*).
- HOURRA L'OURAL (*Denoël*).
- LE CRÈVE-CŒUR (*N.R.F. — Conolly, Londres*).
- CANTIQUE À ELSA (*Fontaine, Alger*).
- LES YEUX D'ELSA (*Cahiers du Rhône, Neuchâtel — Conolly Seghers*).
- BROCÉLIANDE (*Cahiers du Rhône*).
- LE MUSÉE GRÉVIN (*Bibliothèque Française — Éditions de Minuit — Fontaine — La Porte d'Ivoire, E.F.R.*).
- EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE (*Ides et Calendes*).
- NEUF CHANSONS INTERDITES (*Bibliothèque Française*).
- FRANCE, ÉCOUTE (*Fontaine*).
- JE TE SALUE, MA FRANCE (*F.T.P. du Lot*).
- CONTRIBUTION AU CYCLE DE GABRIEL PÉRI (*Comité National des Écrivains*).
- LA DIANE FRANÇAISE (*Bibliothèque Française — Seghers*).
- EN ÉTRANGE PAYS DANS MON PAYS LUI-MÊME (*Éditions du Rocher — Seghers*).
- LE NOUVEAU CRÈVE-CŒUR (*N.R.F.*)
- LES YEUX ET LA MÉMOIRE (*N.R.F.*).
- MES CARAVANES (*Seghers*).
- LE ROMAN INACHEVÉ (*N.R.F.*).

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

**LES VOYAGEURS  
DE L'IMPÉRIALE**

4





ARAGON

LE MONDE RÉEL

LES VOYAGEURS  
DE L'IMPÉRIALE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1947, renouvelé en 1975.*

*Les personnages et les situations de ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes privées que l'on pourrait y apercevoir serait entièrement fortuite, et indépendante de la volonté de l'auteur.*



**PREMIÈRE PARTIE**



## I

« Oh, quelle horreur ! » s'écria Paulette.

Il faisait un temps magnifique, un de ces ciels où c'est un bonheur qu'il y ait des flocons de nuages, pour que quelque chose y puisse être de ce rose léger qui les rend plus bleus. Au débusqué du Trocadéro, sur les marches, on se heurtait à cette grande cloche vide au-dessus de Paris, de la Seine et des jardins. Les jardins dévalaient toutes eaux dehors — cascades, bouquets d'écume, jets surgis en panaches de la pièce centrale — et chargés dans la lumière de statues d'or étincelantes, de massifs de fleurs vivaces, avec une couronne d'arbres inclinés jusqu'au fleuve, d'où jaillissaient, de droite et de gauche, tourelles et terrasses, de bizarres architectures de bois aux toits de couleur. Dans tout cela, la foule, une foule ahurie, bigarrée, avec des Arabes, des Anglais, des Parisiens, des badauds grimés, le melon sur le nez, sur des ânes blancs conduits par des fellahs, les extravagantes modes de l'année avec leurs tournures embarrassantes et les petits chapeaux étroits et perchés, retenus d'une bride sous le menton, la flâne des ouvriers en blouse, des enfants qui courent dans vos jambes, et l'un d'eux dans les escaliers tombe et pleurniche, les pantalons rouges des militaires, les chéchias des spahis, les redingotes noires et cintrées de messieurs barbus qui pérorent, des floppées et des floppées de gens qui arrivent et qui s'en vont, comme un chassé-croisé de fourmis où l'on était pris, avec un relent de poussière et de sueur, la sensation irrépressible qu'on entrait pour des heures dans un engrenage de fatigue et d'émerveillement, qu'on allait rouler avec les autres, sans pouvoir s'arrêter, sur cette pente où déjà depuis

le matin s'étaient esquivés les visiteurs solitaires, les familles époustouffées, les mille et une nations du monde accourues pour l'Exposition...

« Oh, quelle horreur ! » répéta Paulette.

Elle commençait sous ses pieds, l'Exposition, par ce déballez-moi-ça de gogos, ce méli-mélo de bronzes d'art, de géraniums, de filles, de soldats, de bourgeois, de gosses, de grandes eaux, d'Annamites, de Levantins, d'étrangers frais débarqués et de voyous venus de la Butte, par ce pandémonium étonné, goguenard, bruyant, traînant la patte... Elle se poursuivait par-dessus la Seine, où le pont disparaissait sous un dais de toile rayée rouge et grise qui le transformait en un couloir happant les fourmis. Elle se poursuivait, l'Exposition, sur l'autre rive par toutes sortes de baraques barrant les quais, inégales, sans rapport entre elles, en bois, en pierres, en stuc, en métal, en carton, en plâtras, boursouffées, baroques, burlesques, bourgeonnantes, à balcons, à loggias, à balustrades, colonnettes, flèches, pignons, belvédères. Mais qui pensait à cette champignonnière burlesque, ou au quadrilatère, aperçu par derrière, du Champ-de-Mars bâti de pavillons de fer, de verre, de briques et de céramiques, jusqu'à la voûte bleue et verte de la Galerie des Machines, cette espèce de hangar géant devant l'Ecole militaire ? Qui pensait de là-haut, du porche du Trocadéro où les Mercadier avaient fait halte, à quoi que ce fût au monde, à la foule, aux restaurants, aux bicoques, à la bouffée de musique herbère et de piaulements canaques qui s'échappait de tout ça dans l'après-midi finissante, qui pensait à quoi que ce fût, excepté à ce monstre aux pattes écartées, dont la dentelle d'acier dominait tout, trouant le ciel, avec ses étranges corbeilles, son enchevêtrement de câbles, son chapeau de verre là-haut, tout là-haut, dans les nuages roses, dans le bleu ébloui, dans la lumière déchirée... qui pouvait penser à autre chose qu'à cette tour de trois cents mètres, dont on avait tant parlé, tant médité, mais dont rien n'avait donné l'idée, l'ombre de l'ombre de l'idée...

« Quelle horreur ! » dit pour la troisième fois Paulette, et Pierre hocha la tête, et expliqua : « Goût américain... » comme pour le champagne, et il enleva son chapeau neuf, dont le cuir lui serrait le front. La foule entourait le couple de toutes parts, elle le bousculait, elle le pressait, elle le portait. Paulette se sentit perdue, désespérée et se retourna avec un geste



enfantin et si charmant que Mercadier en fut étrangement attendri. Elle venait de l'agacer par cent petites sottises, comme à l'habitude. Mais, maintenant, le long de ces baraques qui descendaient vers la Seine, sur leurs toits une double rangée de hampes à oriflammes, il tenait le petit bras rond de sa femme avec une fierté pleine de douceur. On n'eût jamais pensé qu'elle avait eu deux enfants. Je veux bien que le corset y fût pour quelque chose, mais sa taille était surprenante, incroyable. Dans sa robe beige et brune, avec ses gants de chamois, le chapeau marron si exagéré, les paniers virevoltants aux hanches drapées, elle avait l'air d'une enfant costumée. Vingt-trois ans, d'ailleurs, ce n'est pas être bien vieille. « Paulette, souffla Pierre, veux-tu descendre au centre de la terre? »

Derrière les massifs de fleurs, non loin du pavillon des Forêts, s'ouvrait une excavation, où des employés en casquette, avec des redingotes bleues, faisaient la retape pour un voyage à la Jules Verne dans les profondeurs. On eût dit d'un puits de mine, on y entrait dans une espèce de cage inconfortable où le jeune couple s'entassa avec toutes sortes de badauds, de vieilles gens effrayés, de titis gouailleurs, et un soldat que Pierre regarda de travers parce qu'il avait nettement voulu s'approcher de Paulette. On éteignait la lumière, on vous secouait, on avait l'impression de descendre au fond d'un abîme, puis une vague clarté et voici des paysages étranges : les égouts de Paris avec les égoutiers aux grandes bottes, leurs voûtes et leurs quais par où traîne l'ombre de Rocambole, puis après une nouvelle trépidation dans l'ombre, et des cris de femmes surprises, ce sont les Catacombes, les carrières abandonnées de Paris où se cultivent les champignons... Pierre entourait sa femme de ses deux bras pour la préserver des contacts. Ils eurent coup sur coup un cours sur l'histoire de la terre et la formation des couches sédimentaires, puis une leçon de choses dans une mine de charbon, une mine de fer, et finalement dans les grandes et bizarres salles de sel gemme d'une exploitation où des mineurs demi-nus maniaient la pioche contre un décor éclairé par des frisures de lumière...

Ils retrouvèrent le grand air, et la foule, avec plaisir. La belle barbe bien lustrée de Pierre ne le vieillissait guère, et on ne lui eût jamais donné ses trente-trois ans, parce qu'il était resté mince, bien que pas très grand, avec des épaules larges pour son costume de bourgeois bien sage. Elle avait

l'air de jouer à la dame, mais il y avait en lui quelque chose qui ne s'habituaient sensiblement pas à être un père de famille et un professeur. Son melon clair peut-être. Ou un trop-plein de force, une brusquerie de conquérant en vacances. Justement, ces manières qui portaient sur les nerfs de Paulette.

« Tout de même, dit Pierre, poursuivant une pensée, il faudra montrer ça un jour au petit... »

— Tu crois? répondit Paulette après un petit silence. Il n'y comprendra rien, Calino... Et il y a la poussière, les microbes... »

Mercadier sifflota. Il fallait tout de même faire des souvenirs à cet enfant. Pascal avait trois ans. Lui, Pierre, se rappelait encore des choses de cet âge-là...

Ils traversaient le pont sous le dais de toile quand ils se heurtèrent presque à un homme d'âge, grand, avec des côtelles, le menton et la lèvre rasés, une redingote ajustée qui sentait son militaire, Pierre allait prendre son air agressif, quand Paulette s'écria : « Oh, par exemple! Pierre, tu ne reconnais pas l'Amiral? »

Pierre n'avait pas reconnu l'Amiral, qu'il n'avait pas revu depuis le jour de leur mariage. L'amiral Courtot de la Pause. L'oncle de Denise, voyons.

« Je sais, je sais », dit Pierre qui cherchait déjà à se faire pardonner son étourderie, mais l'amiral était ravi d'avoir rencontré des gens jeunes. Il flânait, seul, un rendez-vous manqué, un moment creux, puis je me suis dit, tiens, mais l'Exposition, au fait? et alors. Cette petite Paulette! C'est plus fort que moi, je la vois toujours avec ses cheveux dans le dos... Je l'ai fait sauter sur mes genoux, monsieur Mercadier, votre femme, et la voilà mère. Deux fois même. C'est vrai deux fois, pardon, j'oubliais... Il en voulait un peu à Pierre d'avoir pris cette petite au sérieux. Et comment se porte M<sup>me</sup> d'Ambérieux? très bien, très bien. Je ne vous dérange pas, au moins?

Il ne les dérangeait pas. Du moins pas Paulette. Elle était au comble de l'aise. L'Amiral, pensez donc, l'Amiral. Toutes ses phrases commençaient par *Amiral*... Une chatte qui joue. Alors Pierre, d'abord un peu nerveux, n'était plus mécontent de la rencontre. Ils tournèrent ensemble parmi les bâtisses de l'histoire de l'habitation, de la caverne préhistorique au gratte-ciel newvorkais... Ils s'enfoncèrent sous la Tour, la tête ren-

versée, pris du vertige de la perspective, dans le tourbillon des explications de l'amiral, qui devenait d'un technique à en éclater. Imaginez-vous que la Tour est transportable, et que quand on voudra la déplacer, eh bien, rien de plus facile, on la portera place de l'Etoile, à la Bastille, au bord de la mer.

L'amiral, avec des gestes de commandement, comme d'une dunette, calculait la pression du vent sur les faces de la tour Eiffel, les charges que supportent chacun des piliers de mortier lui sont là, sous ces pattes de fer. Il expliquait les ascenseurs, les échelles, les câbles, les caissons, les arbalétriers... Paulette s'y perdait comme dans la musique. Vous imaginez là-haut, les ouvriers boulonnant les traverses? Elle n'imaginait rien, elle s'accrochait au bras de Pierre, elle aurait voulu que les passants qui la regardaient reconnussent l'Amiral...

« Voulez-vous visiter la reconstitution de la Bastille, chère petite? »

Elle était fatiguée, et puis la Bastille... L'amiral les invita donc à s'asseoir à un petit café arabe sur le Champ-de-Mars. Paulette ne voulut pas de café. Elle eut de l'orgeat. L'amiral semblait si plein de son sujet qu'on aurait eu mauvaise grâce à l'interrompre. Pierre lui donnait la réplique, et Paulette lasse, mais heureuse, écoutait un mot sur trois, reposait ses yeux sur les toits vert-gris des pavillons de fer tarabiscotés qui encadraient le jardin où grimpaient des jets d'eau monumentaux. Des moukhères voilées circulaient entre les tables. Des hommes en fez et gandoura traînaient sur les chaises parmi les toilettes parisiennes. Le soir commençait à tomber avec la poussière, l'odeur rance de la foule.

« Ce qu'il faut voir, disait l'Amiral, c'est le pavillon de Sèvres... et les Gobelins... la Savonnerie! Les Gobelins surtout... L'atelier de haute lice! Il faut voir comme la broche de laine travaille à l'envers... la main gauche saisit la lice... c'est une cordelette en forme de cercle, la lice... arrimée à une perche... »

Paulette n'écoutait plus du tout. L'orgeat était douceâtre, et ses bottines écrasaient un peu les pieds de la jeune femme. Tout d'un coup quelque chose sembla plus particulièrement s'adresser à elle...

« Vous n'avez pas été au palais des Beaux-Arts? »

Les petits sourcils s'élevèrent avec étonnement. Pour la première fois, il sembla que Paulette fût habitée par une idée à elle.

« Je déteste la peinture, moi... » prononça-t-elle avec la plus adorable des bouches minuscules. L'Amiral ne remarqua pas la crispation du visage de Pierre, et dit avec une magnifique assurance de marin :

« Vous avez tort, mon enfant. Non pas que je sois un amateur bien, bien... Non. Même à vrai dire... Surtout les impressionnistes... Enfin... Il faut s'instruire, se tenir au courant... Sur la mer ce n'est guère possible, vous me direz... Je vous le concède... » Pierre sifflotait doucement. L'amiral ne s'en aperçut pas. Il poursuivit : « Il y a des toiles charmantes, tenez : un sujet de genre... près d'une mare... un paysage pour chasseur... des paysans qui entourent leur petite fille qui commence à marcher... la mère qui tend les bras... le père prêt à soutenir la petiote... charmant, charmant... Et ça s'appelle : *Les Premiers Pas*... J'ai oublié le nom du peintre... Il y a une religieuse de Henner... Vous me direz que j'ai des goûts modernes, mais moi j'aime Henner! oui. C'est Denise qui me l'a fait connaître, du reste... »

Pourquoi parlait-il de tout cela en s'adressant surtout à Paulette, puisque c'était Pierre qui comprenait la peinture? Il révéla soudain sa pensée.

« On ne vous a pas dit, Paulette, qu'il y avait un tableau de Blaise?... Non? Pas très beau, je dois dire. Je m'excuse, enfin... Comme toujours des ouvriers... A l'assommoir, cette fois. Manière de M. Zola qui fait école... Il faut que ça plaise à quelqu'un, à lui au moins... Je ne vous vexé pas? »

Non. Paulette n'était pas vexée que la peinture de son frère fût mauvaise. Mais ça l'irritait d'entendre parler de ce type-là. En tout cas, ce n'était pas elle qui irait visiter le palais des Beaux-Arts pour voir la toile de ce barbouilleur. « Amiral, ne me parlez pas de Blaise... Nous ne l'avons pas vu depuis... depuis... et c'est un vilain monsieur... »

Bon, l'Amiral parla d'autre chose. Le ciel était devenu tout rouge devant eux, les gens étaient moins nombreux, les petits ânes blancs trottaient, fouettés par leurs âniers égyptiens... Maintenant l'amiral prenait à témoin de ce qu'il disait tout le vaste paysage singulier avec ses pelouses géométriques, ses palais-cages, ses eaux jaillissantes, ses statues de colosses aux formes rondouillardes, et la tour de fer tricoté, énorme et bleue, éclaboussée du sang solaire... Comme c'était l'heure du dîner qui approchait, les visiteurs peu fortunés, qui avaient



*nrf*



9 782070 202171



47-XII A 20217 ISBN 2-07-020217-8

Extrait de la publication